

Connaissance
de
L'INCONSCIENT

Bertram D. Lewin

Du bon usage
de la
régression

À propos de trois rêves
de Descartes



nrf
Éditions Gallimard

Connaissance de l'inconscient

SÉRIE : LE PRINCIPE DE PLAISIR

Collection dirigée par Michel Gribinski



Le principe de plaisir: la pensée désirante, la perception hallucinée, le rêve de la nuit, la rêverie diurne suivent la pente du moindre déplaisir – sur ce principe fonctionne l'esprit. Lorsqu'il se heurte au principe de réalité et à son exigence, le principe de plaisir cherche un compromis. Les deux font la paire en s'opposant, en s'associant.

Et si écrire et lire relevaient du principe de plaisir? Cette collection invite l'auteur, qu'il soit écrivain, spécialiste des sciences humaines ou psychanalyste, à redécouvrir les intuitions créatrices de Freud et de ses successeurs, à s'y confronter, à y trouver son propre compromis, son propre conflit. Elle convie le lecteur au partage qui est le lieu du plaisir et de la réalité.

BERTRAM D. LEWIN

DU BON USAGE
DE LA
RÉGRESSION

À PROPOS
DE TROIS RÊVES DE DESCARTES

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
et annoté
par Michel Gribinski*

nrf

GALLIMARD

Titre original:

DREAMS AND THE USES OF REGRESSION

© *The New York Psychoanalytic Institute, 1958.*

© *Éditions Gallimard, 2016, pour la traduction française.*

AVERTISSEMENT

Il s'agit de la septième conférence des Freud Anniversary Lectures, créées en 1951 et toujours actuellement organisées par le New York Psychoanalytic Society and Institute (NYPSI). Les conférences précédentes étaient dues, dans l'ordre chronologique, à Rudolf M. Loewenstein, Ernst Kris, Phyllis Greenacre, Anna Freud, Lionel Trilling et Ernest Jones. Deux psychanalystes français ont été invités à contribuer : Jean Laplanche en 1999, et Janine Chasseguet-Smirgel en 2001.

Nous avons ajouté à l'édition originale la lettre de Freud à Maxime Leroy sur les rêves de Descartes, ainsi qu'une biographie de l'auteur, et cinq de ses poèmes. On trouvera à la fin du présent volume des notes biographiques relatives aux personnes mentionnées, ainsi qu'une bibliographie complète des travaux de Lewin. Toutes les notes de bas de page sont du traducteur, sauf la note 2 – p. 49, qui est de l'auteur.

DU BON USAGE
DE LA RÉGRESSION

À PROPOS DE
TROIS RÊVES DE DESCARTES

1

Autour de l'an 500 avant J.-C., la science de la nature fit son apparition en répudiant le rêve, avec Héraclite d'Éphèse et le manifeste scientifique qu'il produisit en deux phrases :

Nous ne devons pas agir et parler comme des dormeurs – car dans notre sommeil également nous parlons et nous agissons.

Et :

Les éveillés partagent un seul monde, mais chaque dormeur se détourne dans un monde qui n'est qu'à lui.

J'ai trouvé ces fragments dans les écrits du Pr Schrödinger¹ – dans l'avant-dernier chapitre de *What is Life?*

1. On trouvera p. 97 de brèves notes biographiques des auteurs mentionnés.

*and Others Scientific Essays*¹, pour être précis. Schrödinger en explique l'importance. Les contemporains d'Héraclite, dit-il, étaient habitués à traiter ce que nous appelons maintenant le contenu manifeste des rêves comme des perceptions bien fondées ; c'est-à-dire qu'ils croyaient que les personnes et les choses qu'ils voyaient dans leurs rêves étaient réelles. Ils pensaient par exemple que les dieux devaient exister puisqu'on pouvait les voir en rêve. De sorte que, lorsque Héraclite se référait à « un seul monde » partagé, il désignait la vie éveillée. Dans un autre fragment, il déclara expressément que celui qui ne reconnaît pas le monde partagé n'est pas sain d'esprit : c'est un fou qui agit et parle comme un dormeur. Les psychiatres et les étudiants du rêve que nous sommes ont ainsi une raison ancienne d'être particulièrement fiers – j'entends une forte raison négative. Car à l'aube même de la science, le rêve et le symptôme psychologique ont représenté de tels embarras que la science ne pouvait commencer avant qu'ils ne soient explicitement expulsés de son champ.

1. E. Schrödinger, « On the Peculiarity of the Scientific World View » [1948], *What is Life ? and Other Scientific Essays*, New York, Doubleday, 1956. *Qu'est-ce que la vie ?*, traduit par L. Keffler, Le Seuil, « Poche », 1993.

2

Nous quittons Héraclite et nous sautons de 500 avant J.-C. à l'année 1952 de notre ère, et au professeur W. Ross Ashby. Dans son livre, *Design for a Brain*¹, Ashby dresse un relevé clair et soigneux de ce qu'il convient d'exclure de la science physique – en gros, tout ce qui concerne la conscience. Lorsque nous excluons la conscience de la science et, dans le contexte d'Ashby, que nous l'excluons des fonctions observables du cerveau, nous ne dénisons pas, dit-il, son existence. «La vérité est tout autre, car le fait de conscience est antérieur à tous les faits.» Ashby se réfère ici à la conscience au sens de l'expérience subjective. Il continue en effet :

Si je perçois une chaise, que j'ai conscience d'une chaise, quelque chose peut venir ensuite me prouver que je dois à un effet d'optique de l'avoir vue ; je peux être convaincu qu'elle m'est apparue dans un rêve, ou même que c'était une hallucination. Mais aucune preuve au monde ne pourrait me convaincre que ma conscience même se trompe, qu'elle me fait réellement défaut. Ainsi, la connaissance obtenue par la conscience personnelle précède-t-elle toute autre connaissance.

1. W. Ross Ashby, *Design for a Brain*, John Wiley & Sons, 1954 (non traduit).

Pourquoi faut-il alors exclure non seulement la conscience rêvante, mais aussi la conscience éveillée de la pensée de celui qui se propose de concevoir le fonctionnement d'un cerveau? Ashby fait écho à Héraclite :

La réponse est, à mon avis, que la Science ne traite et ne peut traiter que de ce qu'un homme est capable de démontrer à un autre homme. Si vive que la conscience puisse être pour son possesseur, il n'existe toujours pas de méthode connue pour montrer à autrui ce qu'elle vit. Et en attendant qu'une telle méthode – ou son équivalent – soit trouvée, les faits de conscience ne peuvent être scientifiquement utilisés.

Les hypothèses métaphysiques d'Héraclite et d'Ashby sont apparentées, mais différentes. Le philosophe grec met en garde contre la confiance que nous accordons à nos perceptions, particulièrement celles qui surviennent dans le sommeil. Le scientifique anglais rejette toutes les qualités de l'auto-observation – le matériel brut que fournit le sens commun à l'état de veille, au même titre que les mirages, les hallucinations et les rêves. Je crois qu'il faut reconnaître la juste valeur des hypothèses du travail d'Ashby. Il est cependant difficile de ne pas éprouver une certaine mélancolie à l'idée que, à cause de son adhésion aux règles de la méthode scientifique, le Pr Ashby ne saurait nous dire si son cerveau – le cerveau ainsi conçu – peut rêver. Héraclite, semble-t-il, ne demandait pas mieux que

de dire que le contenu manifeste du rêve ne reflète pas la réalité objective : *Träume sind Schäume*, les rêves sont des ombres – « songes, mensonges », reprend le dicton français. Ashby, lui, pour le salut de la méthode scientifique, ne peut pas faire du rêve un objet de recherche. Je ne sais avec précision quelles complications métaphysiques surgiraient si un cerveau conçu et construit par des superingénieurs de science-fiction, et auquel on aurait donné l'occasion de parler, se mettait à raconter ses rêves. Je suppose qu'il conviendrait de les exclure eux aussi de la science, même si j'imagine sans peine que la science-fiction leur offrirait d'autres emplois. Peu importe : pour les sciences physiques d'aujourd'hui ou d'hier, la fonction de la conscience se borne à observer et à percevoir. Le rêveur, ou celui qui pratique l'auto-observation, n'entre pas dans le tableau scientifique du monde.

3

Le Pr Schrödinger fait, là, autorité : l'exclusion de l'observateur du tableau du monde est pour lui au fondement des principes métaphysiques de la conception scientifique de ce monde. Il l'appelle « hypothèse du monde réel qui nous entoure », ou bien encore « objectivation ». Il définit l'*objectivation* comme l'« exclusion

du sujet de la connaissance, ou le fait de s'en passer dans le tableau du monde compréhensible. Ce sujet prend du recul en jouant le rôle de spectateur extérieur. « Je » – mon moi – est censé être là comme si j'étais complètement détaché, et un pur spectateur. On appelle « dualisme » ce point de vue philosophique. Il y a un esprit qui perçoit, et une affaire objective ; il y a, pour reprendre la formulation originale de Descartes, deux sortes de « choses » ou de substances : la chose qui connaît (*res cogitans*) et la chose qui s'étend dans le temps et l'espace (*res extensa*).

Schrödinger élabore :

Le scientifique simplifie, presque sans y prêter attention, le problème de la compréhension de la nature : il néglige pour cela (ou évacue du tableau à construire) lui-même, sa propre personnalité, le sujet de la connaissance. Sans y prêter attention, le penseur prend du recul et tient le rôle de spectateur extérieur.

Il le répète plus loin : le point de vue scientifique exclut le sujet, qui « prend du recul en se mettant dans le rôle d'un observateur qui n'a rien à voir avec toute l'affaire ».

La représentation du scientifique en pur observateur, qui serait presque un moi se bornant à regarder, se rencontre régulièrement dans toute discussion sérieuse de la métaphysique de la science. Ainsi, le Pr Burt écrit-il, dans *The Metaphysical Foundations of Modern*

*Physical Science*¹: «L'homme n'est qu'un piètre spectateur, un badaud de quartier» dans le tableau newtonien du monde et, ailleurs, il emploie l'expression de «spectateur sans pertinence». Ces citations, et nombre d'autres qui pourraient être invoquées, indiquent qu'au cours des deux mille cinq cents ans qui séparent Héraclite d'Ashby, on a éliminé de la science beaucoup plus que le seul témoignage illusoire des contenus manifestes du rêve. Les trois grands noms associés à la conception scientifique du monde qui a ôté sa pertinence au spectateur sont Galilée, Newton et Descartes. Et c'est Descartes, le philosophe, qui en a donné la formule.

4

Descartes a formulé explicitement que l'esprit est sans relation avec l'étendue, et que l'on ne peut concevoir qu'il occupe de l'espace². Mais il est important de noter, remarque le Pr Burt, que le point de vue populaire – en particulier celui qui s'est construit sur

1. E. A. Burt, *The Metaphysical Foundations of Modern Physical Science*, Garden City, New York, Doubleday & Co, 1924, et Routledge, London, 2000 (non traduit).

2. Freud va contre dans sa célèbre note de 1938: «Psyché est étendue, n'en sait rien», dans «Résultats, idées, problèmes», paru dans le deuxième tome du livre éponyme aux PUF en 1985.

les écrits de Hobbes – en est venu à se représenter l'esprit dans l'espace. Pour les milieux non métaphysiques, l'esprit rejoint un emplacement dans la tête, de sorte qu'à l'époque de Newton, «on est autorisé à dire [...] que l'âme était conçue comme ayant son siège, ou une petite portion d'étendue, à l'intérieur du cerveau, portion connue sous le nom de *sensorium*». Comme le petit bonhomme qui marchera sur la tête le long de la scissure de Rolando, dont on a appris l'existence en classe, et qui devint pour le parler moderne notre «image du corps», un nouveau petit homoncule – observateur – habitait la glande pinéale, flottait dans le quatrième ventricule, ou était assis non loin du croisement des fibres optiques, créature impondérable, parente de cet autre homoncule cartésien, le plongeur. La *res cogitans* n'avait qu'une fonction, celle du *sensorium* – emmagasiner toutes les impressions en provenance des organes perceptifs, principalement les yeux, supposait-on.

Dans cette version passablement schématique du point de vue cartésien sur l'esprit et la substance, ou sur l'esprit et le corps, l'esprit est une petite *res* purement cognitive. Il est réduit à faire le spectateur. Même le corps, auquel il est quelque peu relié, devient une partie du monde extérieur, car il peut être vu «là-bas», dans l'étendue. Descartes a ainsi séparé l'esprit qui observe et la substance étendue. On nous a appris que ce point de vue a ses précurseurs chez les philosophes grecs où Descartes s'enracine profondément : ils ont fort bien pu l'influencer. Mais pour Descartes, c'est l'expérience des trois rêves qui eurent

lieu la nuit du 10 novembre 1619 qui fut décisive dans l'élaboration de sa pensée.

Si son opinion est juste et doit être considérée sérieusement, nous voilà devant une étrange situation : le rêve, rigoureusement exclu du monde des sciences de la nature, pour diverses raisons, par des scientifiques qui vont d'Héraclite à Ashby, serait la *source même de la conception du monde dont il est exclu*. Une des visées du présent essai est de rassembler les preuves éventuelles de cette idée, et de suggérer que ce qui commença comme l'expérience d'un rêve a pu déterminer la conception scientifique du monde en totalité. Et si la pierre rejetée par le constructeur était une pierre angulaire ?

Pour être tout à fait direct, j'essaierai de montrer que la conception du monde, dualiste, de Descartes est celle que l'on trouve communément dans un rêve visuel ordinaire correctement projeté¹, quand le rêveur essaie de se tenir dans le système cartésien et qu'il est exactement ce que l'observateur est censé être : une *res cogitans*, un pur spectateur sans importance, un observateur extérieur. Dans un tel rêve, le rêveur est tout entier observateur, et il ne se sent pas lui-même directement analogue à un corps sur la scène du rêve, où il n'est représenté que par des images projetées. Dans les rêves d'un caractère différent et dans certaines

1. Lewin se réfère à sa théorisation de l'« écran blanc » (1946) où le rêveur « projette » ses rêves, cf. p. 76 et « Bibliographie », p. 116.

rêveries visuelles d'endormissement, le corps peut être ressenti en tant que tel dans le tableau onirique. Ces rêves, qui incluent les sensations corporelles, s'accompagnent d'un sommeil plus léger, plus efficacement dérangé par des éléments perturbateurs qui réveillent le dormeur partiellement ou complètement. Et, en ce sens, les rêves qui recèlent du corps en quantité ne sont pas des gardiens satisfaisants du sommeil. Dans ceux qui réussissent à exclure les excitations corporelles, le rêveur est présent par ce que Federn appelle une « sensation¹ mentale du moi ».

En fait, la littérature psychanalytique contient une discussion tout à fait cartésienne de la relation du rêveur, spectateur rêvant, à lui-même, participant corporel : il s'agit du travail de Federn de 1926, intitulé « Some Variations in Ego Feeling² ». Federn y distingue ce qu'il appelle « sensation mentale du moi » d'une « sensation corporelle du moi », selon ce que le rêveur éprouve lui-même qu'il est, et selon le lieu où il l'éprouve. Je pense qu'il devrait être possible de simplifier la terminologie de Federn dans la présente perspective et, dans le contexte de mon propos, de parler d'esprit et de corps. En vérité, pour expliquer ce qu'il entendait par « sensation mentale du moi » (*mental ego feeling*), Federn disait qu'il s'agissait de

1. « Feeling » s'entend ici à mi-chemin entre « sentiment » (cf. note suivante) et « sensation ».

2. P. Federn, « Some Variations in Ego-Feeling », *International Journal of Psycho-Analysis*, 7, p. 434-444, 1926. « Quelques variations dans le sentiment du moi », *La Psychologie du moi et les psychoses*, traduit par A. Lewis Loubignac, préface d'E. Weiss, PUF, 1979.